

CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

Alvarez MOLINA
OVIEDO, ESPAGNE

Viance, le Bardamu espagnol

Ramon Sender est un écrivain qui, à la veille de la guerre civile espagnole, avait été considéré dans son pays comme la plus grande promesse littéraire du moment. Couronné par le Prix National de Littérature en 1936 pour son roman *Mr Witt en el canton*, il dut quitter la péninsule dans des circonstances tragiques afin de mettre à l'abri ses deux enfants après que sa femme eut été assassinée par les troupes de Franco. Ramon Sender connut alors l'exil pendant presque quarante ans, durant lesquels il publia une « avalanche » de romans, de courts récits, d'articles portant sur des sujets divers – de la littérature à la politique, des légendes mexicaines à la défense de la pensée libertaire en passant par l'acclamation du socialisme réel, tout en étant sollicité par les universités américaines (en particulier celle du Nouveau Mexique) en tant que professeur de littérature espagnole. Certains de ses romans ont été bien mieux diffusés et connus à l'étranger que dans son propre pays, soumis jusque dans les années soixante-dix à une censure politique sévère. Parmi ses grands succès, force est de citer *Requiem por un campesino español*, *El verdugo afable* ou *Cronica del alba* avec une version cinématographique en sus et Anthony Quinn dans le rôle d'un curé tolérant.

Sender, comme Max Aub et d'autres encore, n'a jamais occupé la place qui lui revenait de droit entre les générations postérieures. Un halo de méfiance réciproque a entouré ces écrivains de l'exil et le jeune public espagnol immergé dans la dictature franquiste. Sender était rupturiste idéologiquement. Il ne concevait pas de « collaboration » avec le régime en place et son retour en Espagne ne se produisit d'ailleurs que peu avant la mort de Franco. Ses propos anticommunistes ne favorisaient pas, non plus, une intégration dans un milieu qui l'avait oublié ou le connaissait très mal et qui, lui, était majoritairement favorable aux thèses marxistes. L'écrivain fut donc déçu par la société espagnole, et son collègue de génération, Max Aub, écrivit le livre paradigmatique de tout l'exil républicain. Dans cette perspective *La gallina ciega* est un véritable cri de désespoir. De plus, maniant souvent des arguments littéraires imprégnés de préjugés politiques, les critiques littéraires ne furent pas bénévoles. On se moqua de la prolixité de Sender. Quand on écrit autant de livres il est vrai que l'on ne peut pas produire que du sublime...

Il y a deux ans, alors que je préparais deux communications sur Ramon Sender, l'une dans le cadre d'un colloque international tenu à Grenoble intitulé « Littérature et anarchie » et l'autre à Huesca, au Ier Congrès International sur Sender, je découvris que ce dernier considérait Louis-Ferdinand Céline comme son auteur contemporain préféré. À partir de ce moment, deux auteurs qui m'intéressaient tout particulièrement étaient liés, non plus d'une façon capricieuse et arbitraire mais, par le hasard d'une intertextualité généreuse. Ce rapprochement me mit sur la voie de nouvelles découvertes. Les similitudes entre les deux écrivains et leurs œuvres respectives tenaient en premier, sans doute, de l'anecdote. Tous deux avaient connu l'exil et avaient visité l'Union Soviétique. Ils s'étaient même rencontrés personnellement dans les années trente et Sender a d'ailleurs publié dans un livre de mémoires ses



CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

impressions sur cette rencontre. Toutefois les liens qui les unissaient sont également du domaine du littéraire et c'est ce qui prime, à mon avis.

On peut citer comme essentielle la dimension autobiographique d'une partie de l'œuvre de Sender. On doit également souligner l'importance du fantastique et de la métaphore dans ses romans et ses contes, ou de l'humour qui mine sa production, pour se convaincre de la force de certains liens qui peuvent, pour justifier le titre de ma communication, faire de Viance, l'un des personnages de Sender, le « Bardamu » espagnol.

En effet, ce qui m'intéresse particulièrement ce sont les rapports qui existent entre le premier roman de Sender – Iman – et le premier roman de Céline (une coïncidence de plus) – *Voyage au bout de la nuit* –, dans la mesure où l'auteur espagnol nous offre la « chronique » d'un combattant dans le Rif marocain ballotté par les circonstances, les choses et les hommes. Un personnage qui, par le truchement d'une simple substitution de caractère orthographique serait réduit à la condition d'un morceau de viande, ne peut même plus retourner chez lui car son village a été englouti par un barrage. C'est, bien entendu, le simulacrum qui emporte tout avec lui... Le roman de Ramon Sender réunit deux cadres qui sont dissociés dans le roman de Céline : la guerre et les colonies ; or, il est vrai que ce roman ne recouvre, thématiquement, qu'une partie du livre de Céline. Cela dit, dans un cas comme dans l'autre on raconte, après coup, des événements qui se sont produits dans le passé. On utilise, dans un cas comme dans l'autre, le décapant de la réalité par le grotesque pour mettre à vif l'insoutenable horreur d'un monde en détresse. C'est la raison pour laquelle le roman de Sender, qui s'intitule Iman puisque son héros est capable d'attirer sur lui tous les malheurs possibles tout comme son homologue français, est à rapprocher du roman de Céline, même si, comme le soulignait celui-ci à propos de Breughel et de Bosch, Sender en matière de langue « n'ose pas assez ». Le verbe de Sender n'est certes pas aussi moderne que celui de Céline, mais l'émotion est de toute façon garantie dans les deux cas...



Société d'études céliniennes

© Tous droits réservés.